

pour que je le remplisse. Il le vida de nouveau en s'écriant : « Que c'est donc bon. » Je restai près de lui deux heures, et, pendant tout ce temps, il continua à être parfaitement calme et prit même quelque sommeil. Au bout de ce temps, son pouls devint plus rapide et sa respiration plus fréquente. Je l'interrogeai s'il désirait un peu d'eau-de-vie et d'eau. Cette simple demande provoqua chez lui une grande excitation, qui se changea en crainte lorsqu'on lui présenta le liquide et il s'écria spontanément. « Non ! non ! pas avant d'avoir respiré cette drogue », comme il appelait l'amyle. On lui en fit respirer immédiatement et on assista aux mêmes phénomènes favorables que la première fois ; son pouls tomba, sa respiration s'apaisa, il avala une demi-pinte de lait, trois œufs crus, une demi-once d'eau-de-vie, tout cela sans aucune difficulté et avec un grand plaisir. Puis il s'endormit et je le quittai.

J'y retournai le lendemain à 9 heures du matin après avoir obtenu du D^r John Ashburst qu'il se joignit à moi et au D^r Carroll en consultation. Nous apprîmes que notre malade avait dormi un peu, mais que, depuis une heure et plus, il était très surexcité. Il ne pouvait pas supporter qu'on approcha près de lui un verre d'eau, et lorsqu'on essayait de le faire il se mettait à trembler convulsivement. Nous lui administrâmes près d'une cuillerée à café de nitrate d'amyle ; il recouvrit un calme presque complet, put boire près d'une pinte d'eau et aussitôt après avala du lait et des œufs. Toutefois, à 3 heures de l'après midi, les spasmes revinrent, et pendant qu'on s'efforçait de lui faire respirer de l'amyle, il s'écria qu'il suffoquait, et aussitôt il fut pris de convulsions qui se terminèrent par la mort. L'autopsie ne fut pas permise.

Mon ami le D^r Solliday, de Tamaqua, a employé le nitrate d'amyle dans un cas d'hydrophobie chez une jeune fille de dix-sept ans qui avait été mordue par un chien enragé.

« La blessure, qui datait du 26 nov. 1877, siégeait à la lèvre inférieure, elle était très légère et elle se cicatrisa rapidement. L'hydrophobie se déclara le 20 décembre, trois semaines et trois jours après l'accident. Les spasmes se succédaient tous les quarts d'heure, la maladie était nettement caractérisée. Le soir, on lui fit inhaler vingt-quatre gouttes de nitrate d'amyle. Elle se plaignit alors d'engourdissement des extrémités, puis devint très calme, et fit remarquer que si la chambre

était silencieuse, elle dormirait. A ce moment, un verre d'eau lui fut offert et elle le but sans difficulté. En moins de 15 minutes, elle s'endormit tranquillement et son sommeil dura quatre heures et demie. Elle fut réveillée par un violent orage de pluie qui tombait avec grand fracas sur le toit et l'appentis de la maison qu'elle habitait. Les spasmes réapparurent immédiatement, plus violents qu'auparavant, et ne cessèrent qu'avec la vie dans l'après-midi du 21. L'autopsie ne put être faite. »

Dans l'un et l'autre cas, l'inhalation du nitrate d'amyle fut suivie d'une détente très nette qui apporta un grand soulagement. Dans l'un et l'autre cas, elle atténua à tel point les spasmes que les malades purent boire de l'eau et du lait à satiété. Mais dans aucun des deux cas l'amyle ne paraît avoir retardé la mort.

Le *Lyon médical* rapporte un cas d'hydrophobie qui a guéri par des inhalations d'oxygène d'après la méthode des D^{rs} Schmidt et Zehenden.

« Il s'agissait d'une petite fille qui avait été mordue à la main par un chien enragé. La plaie fut cautérisée et se cicatrisa en quelques jours ; mais quinze jours après, des signes d'hydrophobie se manifestèrent. Trois pieds cubes d'oxygène furent donnés à respirer à la malade, et, dans l'espace d'une heure et demie, les symptômes fâcheux disparurent et l'enfant recouvra sa tranquillité. Deux jours après, les mêmes symptômes se représentèrent avec de la difficulté pour respirer et pour avaler, et des convulsions ; on pratiqua de nouveau l'inhalation de l'oxygène et en 45 minutes l'accès disparut entièrement et pour toujours. »

Parmi les autres méthodes de traitement qui ont été préconisées, citons les inhalations d'éther et de chloroforme ; l'application de glace au niveau de la colonne vertébrale (Todd, Erichsen) ; l'emploi persistant d'un courant galvanique (Hammond) ; la transfusion du sang (Shinkwin) ; l'injection dans les veines de solutions salines (Culver), et particulièrement de bromure de potassium (Duboué). Le monobromate de camphre passe aussi pour avoir amené quelques guérisons.

MORVE

La morve est une maladie contagieuse et infectieuse qui paraît aussi se développer quelquefois spontanément chez le cheval, l'âne et le mulet et qui est propre à ces animaux. En même temps qu'elle est une maladie générale affectant tout l'organisme, elle porte ses princi-

pales manifestations et elle déploie sa plus grande virulence sur les revêtements muqueux du nez et des sinus frontaux, sur les glandes sous-maxillaires et sur les lymphatiques du cou et de l'oreille.

En 1824, M. Muscroft décrivait un cas de cette

maladie chez un homme qui avait été inoculé par le cadavre d'un cheval morveux (1).

En 1840, un malade admis à l'hôpital Saint-Barthélemy de Londres mourut de la morve, et communiqua la maladie à l'infirmière qui l'avait soigné et qui succomba également.

On a cité beaucoup d'autres faits semblables qui démontrent que, si la maladie ne naît pas spontanément chez l'homme, elle peut lui être facilement transmise, et qu'une fois inoculée elle est contagieuse d'un homme à un autre.

On prétend que le principe virulent peut être contenu dans le sang, et Viborg croit même qu'il peut être contenu dans les sécrétions salivaire et urinaire et dans la sueur. C'est un fait bien connu, qu'on peut contracter la maladie en s'essuyant les mains ou le visage avec des linges qui ont servi à un cheval morveux.

Henri Bouley (2) a inoculé des chevaux avec du pus de morve et, quoique les parties inoculées aient été excisées une minute après l'expérience, la maladie ne tarda pas à se déclarer.

En 1868, Villemin (3) a exposé cette opinion que la morve et le tubercule avaient des connexions intimes et qu'ils devaient être considérés comme des espèces très rapprochées d'un même genre.

Symptomatologie.

La maladie se manifeste par une éruption de tubercules ou de nodules, et sous deux formes distinctes.

L'une d'elles porte son action sur la membrane muqueuse du nez et sur les glandes voisines : c'est la *morve proprement dite* qu'on nomme *Rotz* en Allemagne.

L'autre forme intéresse les lymphatiques superficiels du tronc ou des extrémités et se caractérise par le développement de tumeurs sous-cutanées dont le volume varie de celui d'un pois à celui d'une noix, qui sont dures, fixes et très douloureuses à la pression. La palpation fournit la sensation de cordons noueux, ce qui a valu

(1) Édimburgh, *Journal medical and surgical*.

(2) H. Bouley, *Rapport sur la morve farcineuse chronique de l'homme*. Bull. de l'Acad. de méd., 1860-61, tome XXVI, p. 854 et suiv. — On lira avec intérêt la discussion à laquelle ce rapport a donné lieu et qui est reproduite *in extenso* dans le Bull. de l'Acad. de méd.

3. Villemin, *Études sur la Tuberculose, preuves rationnelles, expérimentales de sa spécificité et de son inoculabilité*. XIII^e Étude, la Morve est la maladie la plus voisine de la tuberculose. Paris, 1868, p. 431.

à la maladie le nom de *Wurm* en Allemagne, de *farcin* en France et de *farcy buds* en Angleterre.

Ces deux formes sont deux types différents d'une même affection et peuvent se rencontrer chez le même sujet.

La période d'incubation ou d'état latent de la morve dure de trois jours à une semaine ; au bout de ce temps, elle fait place à la période d'invasion.

SYMPTOMES CHEZ LE CHEVAL.

La description suivante qui s'applique au cheval est prise à Youatt :

« Le premier signe local est un léger écoulement nasal continu, causé par l'augmentation de la sécrétion. Cet écoulement est aqueux, mêlé à un peu de mucus. D'abord fluide, il acquiert bientôt une viscosité et un gluant particuliers. Le jetage augmente et à mesure que la maladie progresse, il change de couleur, devient sanguinolent et virulent (fig. 43). Il arrive que ce jetage dure plusieurs mois, ou même deux ou trois années sans s'accompagner d'aucun autre symptôme, bien que le cheval soit décidément morveux. Ordinairement les glandes sous-maxillaires ne tardent pas à s'engorger, principalement celles qui sont situées du côté de la narine malade ; la tuméfaction peut être d'abord assez étendue et assez diffuse, mais elle diminue ensuite considérablement en laissant percevoir une ou deux tumeurs glandulaires qui finissent par adhérer étroitement à l'os. La muqueuse nasale prend une teinte pourpre foncée, presque plombée, qui n'est jamais le rose de la santé, ou le rouge vif intense de l'inflammation ordinaire. Presque toujours, des taches ulcérales se montrent sur la membrane qui tapisse les cartilages du nez ; ces ulcérations sont arrondies, profondes, à bords saillants et découpés à pic ; elles s'élargissent et se multiplient au point d'obstruer les conduits nasaux, et de donner lieu à un bruit dégoûtant de reniflement. L'affection se propage aux sinus frontaux, les téguments du front s'épaississent et enflent en déterminant une sensibilité particulière. Les lymphatiques de la face et du cou se prennent ensuite, constituant le farcin ; ils se dilatent et bientôt s'ulcèrent. Les lymphatiques du côté interne de la cuisse, ceux profonds des deux jambes de derrière sont à leur tour atteints, ce qui ne va pas sans un engorgement de ces parties qui sont en même temps dures, chaudes et tendues.

Les symptômes généraux sont constitués par de l'amaigrissement, du manque d'appétit, la perte des forces, et une toux plus ou moins fatigante ; le ventre est rentré ; le poil dépérit et tombe. L'animal n'est bientôt plus qu'une masse putréfiée et meurt épuisé. »

Le farcin tel qu'on le rencontre chez le cheval, est, d'après Youatt, une forme différente de la même maladie.

« C'est une affection des lymphatiques et de leurs glandes qui siège ordinairement aux extrémités. Elle y débute sous la forme d'une espèce de chancre morveux, ou d'ulcère; les lymphatiques sont traversés par le virus et s'altèrent sous l'influence de ses propriétés morbides; on observe consécutivement l'état *cordé* des veines, selon l'expression du maréchal-ferant, ou plus exactement l'induration et l'inflammation, des lymphatiques qui suivent le trajet des veines. Les valvules des lymphatiques s'épaississent et gênent ou même entravent la progression vers le thorax des matières que ces vaisseaux charrient. Au niveau d'elles

existent des épaissements très indurés, plus ou moins sensibles, et autour une zone de chaleur très notable. Ces phénomènes sont faciles à constater aux lèvres, au nez, au cou, dans le creux axillaire et aux cuisses; ils sont suivis rapidement de suppuration et d'ulcération. Les ulcères présentent une forme arrondie, des bords surélevés et un fond pâle; ils jettent un virus non moins dangereux et non moins infectieux que celui de la morve. Tant qu'ils restent durs et saillants, ils constituent ce qu'on appelle des boutons farcineux et sont reliés entre eux par les lymphatiques enflammés et indurés. Tous ces accidents locaux s'ac-

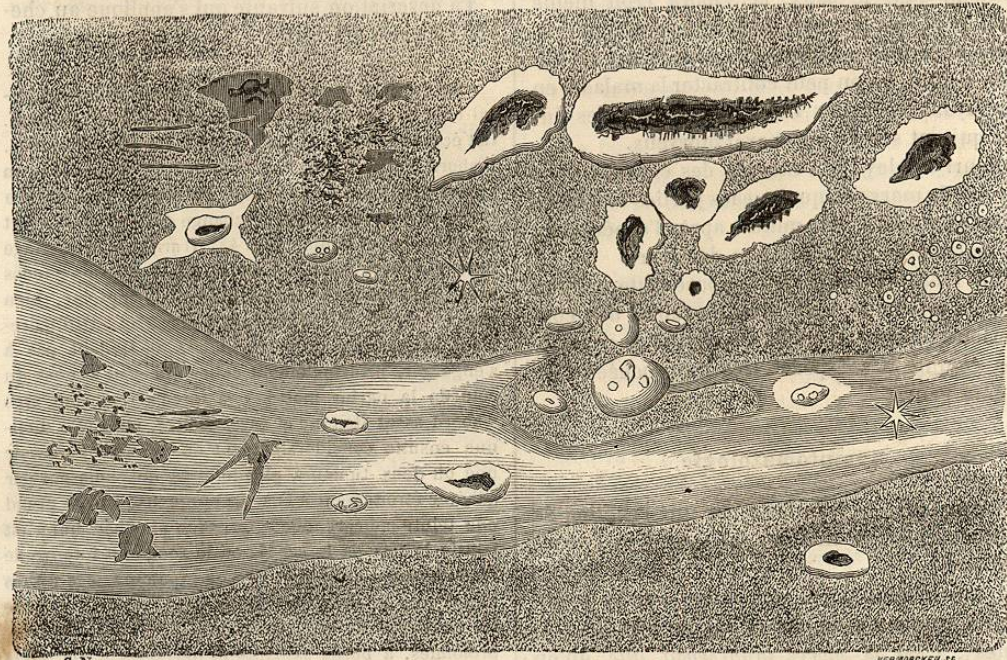


Fig. 43. — Cloison nasale d'un cheval morveux. Une bande jaunâtre d'infiltration plastique parcourt la pituitaire; sur cette bande on voit à gauche des érosions de différentes formes; au milieu une nodosité morveuse, une autre ulcérée et un chancre; à droite une nodosité avec auréole, une pseudo-cicatrice; un chancre en bas sur la pituitaire saine; en haut il y a à droite des érosions granuleuses; vers le milieu, des chancres profonds à bourrelet dur et saillant, puis une pseudo-cicatrice; des érosions de toutes formes, des nodosités à points plus blancs, enfin un chancre sur la partie érodée (Zundel, in Hurlrel d'Arboval, *Dictionnaire de médecine, de chirurgie et d'Hygiène vétérinaires*. Paris, 1875, tome II, p. 561).

compagnent de faiblesse, d'inappétence, d'amaigrissement. A ce moment, il peut arriver que le cheval paraisse prendre le dessus et marcher vers la guérison; il n'en est rien et l'affection se généralise peu à peu.

Les innombrables capillaires qui traversent chaque région, s'enflamment, s'indurent et cessent de remplir leurs fonctions; on voit alors survenir des œdèmes multiples des jambes, du tronc, de la tête, dont le développement est soudain, qui sont douloureux, énormes, et qui se caractérisent par une chaleur et une sensibilité inaccoutumées. »

SYMPTOMES CHEZ L'HOMME.

De même que chez le cheval, ils doivent être divisés en *symptômes généraux* et *symptômes locaux*.

Peu de temps après l'inoculation, les symptômes généraux débutent par de la fièvre, de l'insomnie et de l'anorexie; le malade accuse des sensations de froid qui alternent avec des bouf-

fées de chaleur; les articulations deviennent raides et douloureuses, le dos et les membres sensibles; puis apparaissent des tumeurs ganglionnaires au pli de l'aîne, dans l'aisselle et au cou. La fièvre prend un caractère plus inflammatoire; elle s'accompagne de frissons; il y a souvent de la diarrhée et un état vraiment typhoïde s'établit. Le pouls est rapide et tumultueux (il bat 108 à 120 pulsations par minute); la température s'élève à 102 ou 104 degrés Fahr.; la lan-

gue est chargée et sèche; on peut observer du délire. En même temps, la muqueuse nasale est enflammée, les sinus frontaux sont douloureux et il y a de l'irritation de la gorge et du larynx; le nez et toute la face deviennent chauds, tuméfiés et violacés; l'écoulement des narines est sanguino-purulent, abondant, âcre et très virulent.

Au bout de cinq ou dix jours, la seconde période ou période d'éruption commence et le ca-



Fig. 44. — Éléments néoplastiques de la morve (corpuscules morveux) d'après Gerlach, gross. 300. — a, corpuscules morveux fusiformes; — b, corpuscules morveux arrondis. — c, corpuscules morveux intermédiaires. — d, ensemble d'éléments morveux pris dans une ulcération du nez; il y a des corpuscules de tous genres. — e, corpuscules morveux nés de cellules épithéliales. — f, agglomérats de corpuscules morveux (Zundel in Hurlrel d'Arboval, *Dictionnaire de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires*. Paris, 1875, p. 559).

ractère spécifique de la maladie s'affirme; lorsque l'éruption est retardée de quelques semaines, l'affection est dite chronique. Cette éruption est dure et pustuleuse et ressemble à celle de la variole. Virchow la décrit ainsi:

On voit apparaître d'abord quelques taches rougeâtres, très petites, offrant l'aspect de morsures de puce, qui bientôt s'élèvent en forme de papules et finissent par faire saillie à la manière de petites dragées jaunâtres. Ces nodosités sont plates ou coniques; elles ne reposent pas sur une élévation vésiculeuse de l'épiderme, mais bien sur une sorte de trou du chorion comme si celui-ci avait été percé avec un poinçon; elles ne sont pas toujours solitaires, mais quelquefois

disposées en groupes. Les parties environnantes sont un peu infiltrées, et l'on trouve sous l'épiderme un liquide jaunâtre de consistance puriforme qui résulte principalement du ramollissement des nodosités. Celles-ci sont constituées par une substance jaunâtre homogène, assez dense et un peu friable, qui ressemble beaucoup à celle du tubercule. Examinées au microscope, les nodosités paraissent constituées par une matière amorphe granuleuse, mêlée à des éléments et à des productions cellulaires et à de nombreux globules graisseux (fig. 44).

Les tubercules peuvent se développer dans le tissu sous-cutané sous forme de tumeurs dures, douloureuses, ovales, bien limitées, qui se rompent et entraînent la gangrène des tissus.

Les tubercules occupent souvent toute l'étendue de la muqueuse de l'appareil respiratoire (fig. 45). Les reins, le pancréas, les testicules et le foie ne sont pas à l'abri d'altérations analogues dans la période ultime de la maladie. La forme aiguë a ordinairement une terminaison fatale au bout de quelques jours, mais la forme chronique dure des semaines et des mois. M. Travers cite un fait où, après deux ans et demi, la maladie

n'avait pas encore atteint le terme de son évolution.

La forme aiguë de la morve peut coexister avec le farcin aigu et alors tout le membre est ordinairement le siège d'une suppuration diffuse. Dans le farcin chronique les tubercules se transforment souvent en ulcères fétides; d'autres fois, ils aboutissent à une attaque de morve aiguë.

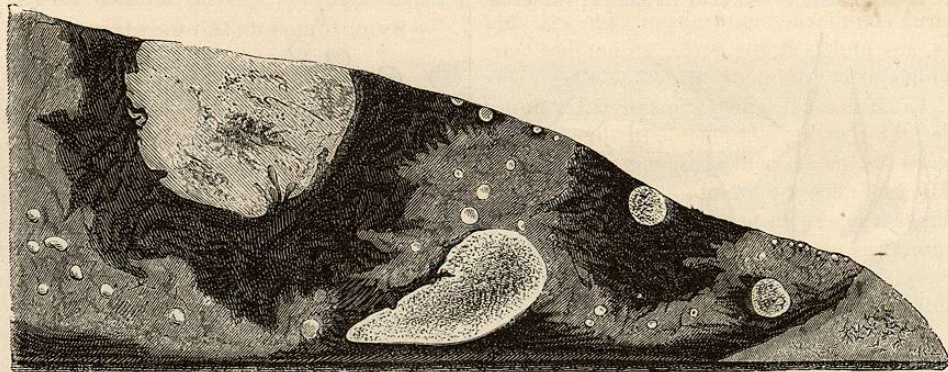


Fig. 45. — Coupe du poumon d'un cheval morveux (grandeur naturelle): on y voit nombre de tubercules miliaires, des tubercules plus grands, entourés d'une zone d'hépatisation pulmonaire; à l'angle droit il y a de l'infiltration morveuse (Hurtrel d'Arboval et Zundel).

Diagnostic.

Au point de vue du diagnostic, les premiers symptômes généraux ne diffèrent pas de ceux des autres formes de l'empoisonnement animal, et l'éruption durant sa première période offre les caractères de l'éruption variolique, mais l'histoire de la maladie permettra presque toujours de reconnaître sa vraie nature; on devra donc s'enquérir si le malade s'est trouvé en contact avec un cheval morveux, ou s'il a soigné une autre personne atteinte de cette affection.

Pronostic.

Il est toujours grave.

La forme aiguë se termine presque constamment par la mort, puisque sur quinze cas recueillis par Rayet (1), il n'y a eu qu'une seule guérison.

La forme chronique ne comporte pas un pro-

(1) Rayet, *De la morve et du farcin chez l'homme*. Paris, 1837, in-4 avec pl. col.

nostic aussi fatal, car, sur dix cas, Rayet cite sept guérisons et trois morts.

Youatt affirme que la morve n'exerce plus aujourd'hui parmi les chevaux la dixième partie des ravages qu'elle y exerçait il y a trente ou quarante ans, et que, d'une manière générale, elle ne se rencontre plus maintenant que là où sont réunies les conditions de manque de soins, de malpropreté et de mauvaise aération.

Traitement.

On s'adressera aux toniques, et les plus efficaces seront le quinine, la teinture de chlorhydrate de fer et l'eau-de-vie; contre la douleur on emploiera la morphine.

Les appartements du malade seront maintenus dans une bonne aération, et entretenus dans une grande propreté; les abcès seront précocement ouverts, les parties lavées avec une solution faible d'acide carbolique ou de chloral, et recouvertes d'un pansement dont les pièces auront été trempées dans l'une ou l'autre de ces solutions.

PUSTULE MALIGNNE

La pustule maligne est une maladie générale qui se développe au contact du sang ou des tissus de certains animaux, tels que le mouton et le bétail à corne atteints de la clavelée.

Elle débute par la peau et le tissu conjonctif sous la forme d'une vésicule et engendre rapidement la gangrène. La maladie se montre parfois avec un caractère épidémique très funeste, car le virus étant facilement transmissible aux chevaux, aux mulets et aux porcs, un nombre considérable de ces animaux succombe à ses ravages. Le virus est aisément transmis à l'homme, et le vrai réactif de la pustule maligne réside dans ce fait qu'elle peut se transmettre par inoculation de l'homme au mouton. Toutes les fois qu'on se trouvera en présence d'un cas douteux, et que l'inoculation du virus restera sans effet sur cet animal, on pourra être assuré qu'il ne s'agit pas de la pustule maligne.

Causes.

La nature de leur profession expose à l'inoculation les pâtres, les bouchers, les tanneurs, tous ceux qui travaillent dans les cuirs ou qui écorchent et éventrent les animaux; le virus peut aussi être transmis des animaux malades à l'homme par l'intermédiaire des mouches et des insectes. Les mains et le visage étant plus exposés sont les parties ordinairement atteintes. Stone de Massachusetts a rapporté, en 1868, sept cas arrivés à des friseurs ou friseuses de cheveux, et Bourgeois (1) relate le cas d'une femme qu'on supposa s'être inoculée en nettoyant le crin d'un vieux canapé.

Le professeur Gross parle de trois cas qui survinrent chez des personnes qui avaient contracté la maladie en piquant et en éventrant des buses pour extraire l'huile de ces oiseaux.

« Les mains et les avant-bras de chacun de ces individus furent inoculés, et de violents symptômes locaux et généraux se déclarèrent au bout de deux jours. Les parties devinrent le siège d'une enflure et d'une douleur considérables; elles se recouvrirent de nombreuses vésicules, lesquelles en se rompant découvrirent des ulcérations de mauvais aspect, d'où s'écoula un liquide clair, sanieux, et qui restèrent ouvertes pendant plusieurs semaines. L'inflammation gagna l'aisselle; quelques-uns des ganglions de la région

(1) Bourgeois, *Traité pratique de la pustule maligne et de l'œdème malin*. Paris, 1861.

atteignirent un volume énorme et en fin de compte suppurèrent. Le professeur Gross ajoute que la guérison n'eut lieu qu'après un long temps, et après de grandes souffrances qui avaient réduit les malades à un profond degré d'épuisement. On ne put s'assurer si le poison avait été réellement engendré par ces animaux, ou seulement transporté par l'intermédiaire de leurs plumes imprégnées de charogne.

Symptômes de la pustule maligne.

La pustule maligne débute par une tache rouge à laquelle succède une vésicule bientôt pustuleuse, et qui se caractérise par le peu d'étendue de ses dimensions, l'aréole vasculaire d'une dureté de cuir qui l'entoure, la démangeaison constante qu'elle présente, et son extrême sensibilité. La vésicule ne tarde pas à augmenter de volume et se remplit d'un peu de sérosité trouble; lorsqu'elle a pris la forme pustuleuse, elle revêt une couleur jaune-brun, devient de plus en plus volumineuse, se rompt bientôt et découvre une ulcération gangréneuse horrible qui jette un liquide fétide. Pendant que la vésicule subit ces changements, les parties sont de plus en plus distendues par la sérosité et la lymphe, lourdes, engourdies et douloureuses. Si la pustule siège à la main, l'inflammation s'étend à tout le membre jusqu'à l'épaule, et les glandes de l'aisselle finissent par être intéressées. Le nombre des vésicules est variable. Dans l'un des cas observés par le professeur Gross, il n'y en avait qu'une; dans un autre, elles étaient au nombre de deux; dans le troisième cas, enfin, elles étaient si nombreuses que tout le bras et la main en étaient littéralement couverts. Quand la maladie se montre à la face, la physionomie s'assombrit et se décompose; les paupières sont généralement closes, épaissies et difficiles à mouvoir; la lésion se propage fréquemment à la gorge, ce qui rend la respiration et la déglutition très difficiles et très pénibles.

A ces manifestations locales correspondent des symptômes généraux nettement accusés; ils consistent en une anxiété et un malaise général, que suit une fièvre élevée accompagnée de frissons; l'état typhoïde s'établit, et l'évidence de l'infection septicémique s'impose. En règle générale les malades guérissent rarement.

Pronostic.

Le pronostic est plus grave quand la pustule